

*Barmes News n°43* janvier 2015 (extraits)  
Hier, aujourd'hui, demain à la découverte de notre village

*Septembre au coucher du soleil*

Adolfo Brunati *Balme*, 20/04/1954

Comme me sont chers et doux  
Les sereins crépuscules de ma vallée,  
Le soleil teinte à peine les neiges  
Et les cirrus légers descendent derrière les monts.  
Blanches, les brumes se dissolvent au ciel.  
Les mélèzes étroits frémissent à peine,  
Une paix sereine  
Enveloppe la pinède.  
Les oiseaux déjà regroupés  
Volent vers l'aval  
Et leurs appels  
Se perdent entre les branches  
Teintées d'or.  
Lointaine en la vallée, amicale et faible,  
Résonne la voix antique du torrent.  
Des souvenirs mêlés remontent du cœur.  
Revit doucement un monde  
Aujourd'hui passé  
Alors que meurt peu à peu la lumière  
Déjà la nuit descend,  
Me surprend, seul,  
Entre les hautes montagnes et le ciel étoilé.

*Méditations*

Adolfo Brunati *Balme*, 1960

J'ai entendu le vent descendre la vallée,  
C'était un souffle  
Calme et puissant,  
Maintenant les brouillards  
Lentement se dissolvent  
Au soleil.  
De légers cirrus sillonnent la vallée,  
Et les montagnes blanches enfouies sous la neige  
Fument sous le vent.  
Je sens se clore une année, une saison...  
Entre le vent nouveau et le chant des oiseaux  
Le printemps surgissait  
Et le soleil chaud  
Resplendissait sur les bois verts et sereins  
Les prés tout en fleurs.  
Ensuite l'été riche et inquiet  
Puis l'automne et ses couleurs  
Le ciel limpide et les ombres longues  
Des monts dans le soir.  
Maintenant : l'hiver, le vent  
Les neiges froides.

## *Ngima Sherpa, du toit du monde aux montagnes de Balme*

par Roberto Chiosso

Sourire et regard sincère, visage bronzé, peu de mots, pas tranquille et approche cordiale. Ses pieds ont foulé les géants de la terre et, depuis quelques années, les sentiers en Val d'Ala. Déjà parce que Ngima Sherpa est Népalais, plus précisément du Khumbu, la vallée au pied du Sagarmatha ou, comme le connaissons ici, de l'Everest, mais depuis 2012, il passe l'été au refuge Gastaldi. « Je viens – nous raconte-t-il – de la terre de mon peuple, les Sherpa. Je suis guide de haute montagne et accompagne mes clients sur les cimes himalayennes, cimes de 7-8000 mètres. Mes clients sont généralement des alpinistes européens ou américains, voire de grands grimpeurs, mais pas toujours experts de haute montagne, qui désirent couronner le rêve d'une vie. Pour certains, c'est la cime la plus haute du monde, pour d'autres, un défi à soi-même et chargé de sens, pour d'autres encore, elle fait partie d'une collection. » Ngima, qui a 43 ans et travaille pour une agence qui suit les aspects commerciaux et administratifs de la profession, a commencé ce travail par hasard : « comme tous les jeunes sherpas, je travaillais aux champs et à la bonne saison j'accompagnais les expéditions comme porteur. Pendant l'une d'elles, je connus un alpiniste français qui m'encouragea à devenir guide, tout en m'offrant de sponsoriser les cours scolaires. Pour devenir guide de haute montagne, il faut de fait passer une série d'examens dont la difficulté consiste moins dans l'engagement technique que dans le coût même de l'inscription que tous ne peuvent pas se permettre. Pour moi, il s'agissait d'une opportunité inattendue et c'était l'occasion de découvrir une passion que je n'avais pas imaginée. Petit, il m'aurait peut-être plu d'étudier, mais mon père ne pouvait pas se le permettre. Maintenant c'est moi qui aide mes frères plus jeunes, en plus de mes enfants. L'école est importante et ici, au Népal, si tu veux étudier sérieusement, tu dois pouvoir accéder aux écoles privées aux coûts très élevés et auxquelles peu ont accès. »

Pour une montée à l'Everest, il faut cinq à six semaines comprenant la marche d'approche : environ une semaine pour rejoindre le camp de base et à peine moins pour le retour. Pendant le trekking, la cuisine est fournie par les *lodges* (refuges) et il s'agit d'une alimentation normale, typiquement népalaise, à base de riz, crudités, légumes et aussi viande. Au camp de base, elle est préparée par le cuisinier de l'expédition utilisant les provisions ainsi que des denrées fraîches amenées par les porteurs ; les alpinistes mangent dans une tente-mess commune. Dans les camps d'altitude, sous les petites tentes, on n'utilise plus que des aliments lyophilisés et des compléments énergétiques car la digestion devient difficile et les aliments sont durcis par le froid ; nous buvons beaucoup de liquides chauds pour nous réhydrater.

Nonobstant les difficultés des expéditions, son curriculum est impressionnant : « parmi les 8000, j'ai grimpé neuf fois l'Everest, sept le Cho Oyu, deux le Shixa Pagma et une fois le Lothse. Je suis monté deux fois sur le Baruntse et trois fois sur l'Ama Dablam, une des plus belles montagnes de la terre. Au Népal travaillent environ mille guides de montagne, guides de haute montagne et pour cela un bon curriculum ne signifie pas seulement le prestige personnel, mais davantage d'opportunités de travail, puisque comme l'on dirait chez vous, l'on est plus fiable et convainquant. »

Et pourtant son rapport à la montagne est particulier : « Nous sommes croyants et bouddhistes convaincus. En premier lieu, nous remercions les divinités de nous avoir aidés et protégés des dangers. Pour nous la cime a un autre sens et prévaut la volonté forte de retourner rapidement vers le bas. En général, on ne s'y arrête que très peu de minutes, le temps des photos. Il n'y a pas beaucoup d'espace pour d'autres pensées. Ce n'est pas une sensation agréable que de rester là-haut. Le souffle est court, le froid et le vent sont souvent très forts. La première fois, j'étais heureux et ému. C'était une étape de succès dans ma profession. Mais à chaque fois, le risque est élevé et tu n'es jamais sûr d'arriver au sommet et que tout se déroule bien. Maintenant je sais bien comment travailler et affronter les imprévus de la montée, mais chaque fois est différente des autres ». Ngima a travaillé aussi avec Gnaro Mondinelli à la pose des stations météo sur le toit du monde et a participé à l'expédition de 2011 à la recherche des traces de Mallory et Irvine pour découvrir si l'Everest avait déjà été gravi par eux en 1924. Pour son futur pourtant, se profile désormais la possibilité de se limiter à des ascensions moins engagées ainsi qu'aux trekkings, avec l'objectif de réaliser un local pour touristes près de Kathmandu, à gérer avec l'aide de sa femme et de ses trois fils.

« Habituellement j'accompagne un client en particulier en grim pant avec lui et en l'aidant à porter les charges, à monter le camp. En outre je m'occupe de poser les cordes fixes avec lesquelles il est plus sûr de monter et descendre le long des parois entre les différents camps, parce que je connais bien ces parois ; je me préoccupe des porteurs, de la cuisine et des tentes afin que tout fonctionne au mieux. Je représente en outre pour mon client une possibilité supplémentaire de succès. Il est arrivé, c'est

certain, plusieurs fois de renoncer à l'ascension, toujours pour garantir ma sécurité et celle de mes clients. La sécurité dépend des conditions de la montagne, du temps, mais aussi des conditions physiques des alpinistes. Je rencontre souvent dans mon travail des Italiens, Français et Autrichiens qui m'ont parlé des Alpes avec enthousiasme et, pour cela, j'avais envie de les connaître en personne. Si je devais partir pendant longtemps, pourtant, je crois que tout me manquerait. Même si nous sommes habitués à émigrer, parfois définitivement, par opportunité de travail que nous n'avons pas chez nous. Par exemple, mon frère cadet a un diplôme d'ingénieur en aéronautique aux USA et espère rentrer au Népal pour y travailler comme pilote, mais ce n'est pas sûr, cela dépendra des possibilités que la vie lui offrira. C'est sûr que nous sommes toujours très unis, même à distance. Disons que les parties de « Karom » avec mes amis me manquent un peu, il s'agit d'une sorte de billard joué avec les mains et les pieds sur une planche de bois. »

Et qu'est ce qui t'a plu dans les Vallées de Lanzo ? « J'ai parcouru la seule zone au-dessus de Balme, du refuge Cibrario jusqu'à la Ciamarella, que j'ai trouvée très divertissante. Les montagnes au-dessus du refuge Gastaldi me plaisent bien et j'en ai gravi quelques unes. Mais, par dessus tout, j'adore la polenta concia ! »

Notre ami s'il était Européen serait considéré comme un alpiniste d'exception. Mais lui considère son curriculum comme quasi normal, tout comme ses capacités ; le connaissant mieux, on le découvre loin de nombre de nos « supermans », se révélant une personne tout à fait douce et modeste, avec une grande attention pour qui le côtoie.

### *Le garde de parc Pietro Castagneri "Peroulin'dTaròc"*

par Virgilio Giacchetto

La pièce au plafond bas est plongée dans la pénombre. Un enfant blond, petit, enfilé dans un tricot de laine brute couvrant des culottes noires, joue silencieux dans un angle de la pièce avec un petit âne en chiffon. Près de lui, le feu crépitant d'un vieux poêle en fonte s'unit au grondement de l'eau bouillante dans une casserole d'acier d'où s'échappent des bouffées de vapeur. Une femme vers la quarantaine, vêtue d'habits sombres, s'affaire dans les lézardes d'un évier émaillé ayant connu des jours meilleurs. Une faible lame de lumière filtre par la petite fenêtre, rappelant aux deux hommes assis près du bureau que, dehors, la journée de fin d'automne est riche de couleurs et de lumière.

« Je m'appelle Pietro Castagneri et je viens de Balme, des Vallées de Lanzo... Je suis là pour faire la demande de garde de parc... »

Le ton décidé de la phrase, prononcée sans hésitation, tombe entre les rumeurs de la pièce ; en silence, la femme se tourne pour observer l'homme avec un demi sourire.

« Enchanté... Moi c'est Antonio Giacchetto, je suis le chef des gardes de la Valsavarenche. Pourquoi veux-tu être garde de parc... ? Tu sais que c'est un métier dur ?... »

Les mains rudes des deux hommes se serrent, tandis que leurs yeux bleus à tous deux se fixent. C'est une ressemblance marquée et singulière entre eux : tous deux de taille moyenne, les cheveux courts tirant sur le blond châtain, visages carrés et mentons volontaires ; une différence d'âge d'une quinzaine d'années et deux petites moustaches soignées sur les lèvres d'Antonio.

« Angela... mets deux verres de vin, s'il te plaît. »

L'atmosphère se détend. Cette poignée de mains calleuses a laissé passer le message : maintenant, tous deux savent qu'ils appartiennent à la même espèce, à la même race des hommes de la montagne.

« Tu vois Pietro... Tu dois savoir qu'il s'agit d'un métier difficile ; le service se fait de l'aube au coucher du soleil, il y a peu de jours de repos, la paye ensuite, n'en parlons pas... Quand elle arrive, une misère.

On travaille seul, surtout quand arrive la saison des gardes, en été et en automne. On fait des tours de semaines là-haut dans les cabanes à plus de 2500 m et il peut arriver de ne pas rencontrer âme qui vive pendant des jours et des jours... Et puis il y a aussi les braconniers, les chasses de sélection à l'automne : il faut avoir la pratique des armes et faire montre de beaucoup de patience quand on accompagne les gros bonnets à la chasse. Mais que veux-tu : c'est un des moyens qui permet au Parc de glaner quelques sous pour sa gestion. Notre directeur est sévère et demande beaucoup : parfois tu le trouves déjà à l'aube en haute altitude pour contrôler nos opérations... »

Pietro profite d'une pause dans le discours d'Antonio qui s'apprête à se rouler une cigarette de tranchée. L'enfant dans son coin interrompt ses jeux et tend l'oreille, curieux.

« ...La montagne ne me fait pas peur... Je suis le fils d'un guide alpin de Balme et tout petit j'ai commencé à connaître la montagne. Nous sommes descendants de familles de guides, chasseurs et montagnards qui savent s'arranger à faire un peu tout... Je participe à des courses de ski de fond et la

solitude ne me fait pas peur. Enfant, j'ai connu la faim et j'ai besoin d'un travail, mais je n'ai pas envie de partir en ville pour devenir un rond de cuir... »

« Bien... Si c'est ainsi je m'en réjouis – sur le visage d'Antonio s'entrevoit un sourire, entre les bouffées de fumée de la cigarette, un demi sourire d'entente – il ne nous reste qu'à remplir la demande d'engagement ; faisons-le maintenant ensemble. Avec ce document en main que j'aurai contresigné, je descendrai à Aoste, aux bureaux de l'administration du Parc, via Losanna ; je le présenterai à l'employée et tu verras que, dans peu de jours, nous nous reverrons là haut. En même temps, je commence à voir s'il y a des chambres à louer qui pourraient t'aller. »

Voilà, si je fouille dans ma mémoire d'enfant, je retrouve à plusieurs reprises des souvenirs de rencontres entre mon père Antonio et les gardes du Parc qui, journalièrement, se rendaient à notre habitation, celle-ci faisant aussi office de bureau à l'administration du Parc. Les événements qui survenaient dans l'aire protégée passaient par notre maison et se mêlaient inévitablement à notre vie de tous les jours. Ce qui a été décrit était le contexte d'engagement des gardes du Parc du Grand Paradis dans les lointaines années 50 et 60.

Pas de concours avec épreuves écrites et orales, pas de curriculum à joindre : il revenait essentiellement aux responsables de zone, les chefs de service, de repérer et évaluer les candidats gardes de parc. Tout au plus un bref entretien avec le Directeur aurait sanctionné l'engagement. C'est le travail même qui opérerait une forte sélection parmi les jeunes montagnards qui approchaient cette activité si particulière et attirante, mais riche en fatigue et renoncements.

Dans ce contexte, la figure de Pietro Castagneri est restée imprimée dans mon esprit et c'est de lui que je me suis inspiré pour créer le personnage principal de mon livre « L'estate di Albina ».

Mes souvenirs d'enfant sont aujourd'hui ternis par le temps, pourtant les photos tirées par mon père, retraçant des scènes du Parc de ces années passées, ont souvent pour sujet la figure de Pietro. Ceci témoigne d'une relation d'estime et d'amitié, d'une forte collaboration entre les deux hommes tous deux originaires de vallées piémontaises assez proches l'une de l'autre - Pietro des Vallées de Lanzo et mon père du Val Soana – appelés à accomplir leur service en « terre étrangère », la Vallée d'Aoste, la Valsavarenche, plus précisément.

Les talents de montagnard, alpiniste et skieur de Pietro ne se démentirent pas. Je le retrouve dans les documents photographiques, engagé dans plusieurs montées au Grand Paradis en compagnie de ses collègues ou d'hôtes du Parc, en service de surveillance ou au milieu d'une foule de trophées de bouquetins récoltés au cours de l'hiver très dur de 1963, quand le gel et la grande quantité de neige tombée causèrent la mort de centaines et centaines d'animaux. Ce fut durant cet hiver que les gardes du Parc de la Valsavarenche, face à l'indifférence de la Direction de Turin, se cotisèrent pour acheter du foin pour contrer la forte mortalité des animaux dans la vallée. Des coussins de foin furent liés par les gardes à un mètre de hauteur, aux troncs des mélèzes, répartis tout au long de la vallée, afin que les animaux puissent se nourrir de cette manne inattendue. Ce fut une goutte d'eau dans la mare, mais pourtant utile pour sauver de la faim divers groupes de bouquetins et de chamois.

Je conserve de Pietro un souvenir un peu particulier : ses yeux brillaient alors qu'il décrivait à mon père sa première approche d'Albina, une femelle chamois blanche aperçue dans la zone qui lui était assignée dans la haute Valsavarenche de 1968 à 1974. Il fut le premier à l'approcher :

« ...Je ne pouvais en croire mes yeux ! Dans cette troupe de femelles avec leurs petits gambadait ce chevreau blanc que j'ai d'abord pris pour un agneau ou un lièvre variable. Mais en regardant mieux, à la longue vue, j'ai vu que c'était vraiment un chamois. Cela m'a coupé le souffle, je me suis assis, me grattant la tête ; mais regarde la nature - ai-je pensé - elle nous a offert cette merveille...! »

Ainsi, les hommes les plus durs sont capables d'émotions.

La carrière de mon père nous emmena loin de la Valsavarenche. Le destin de Pietro suivit son cours et sa vie s'acheva trop vite, mais, de lui, comme de tous les vieux gardes de parc disparus, je garde un fort souvenir. Le souvenir d'une époque où le travail au Parc était étroitement lié et mêlé à l'existence de tous les jours et devenait pour cela une raison de vivre.

## *Souvenirs d'une guerre lointaine*

par Giorgio Inaudi

Je me souviens du groupe des bergers de la vallée assis l'après-midi des dimanches devant l'auberge Victoria : des hommes bronzés, vêtus de velours marron, parlant à voix haute, parfois dans le doux dialecte de Balme que j'avais appris à comprendre, parfois en d'autres langages qui m'apparaissaient comme âpres et dissonants. L'un d'eux attirait particulièrement mon attention. Un homme âgé, à la haute stature et aux épaisses moustaches tombantes. Il portait un chapeau à larges bords qu'il ne retirait jamais, car sous ce chapeau (je l'avais entendu raconter), il avait une calotte argentée à l'endroit de la partie du crâne emportée par un éclat de projectile.

Histoires de guerre, de cette guerre qui dans les années cinquante, celles de mon enfance, représentait encore une présence quotidienne ressentie dans les maisons de Turin encore noircies par les bombardements, dans le souvenir encore frais de la faim, des souffrances des familles.

De la guerre plus récente, la seconde, on ne parlait pas volontiers ; les souvenirs étaient trop brûlants, de la défaite humiliante, de l'occupation étrangère et de la guerre fratricide. Cela surtout dans ma famille, du côté des vaincus et qui pleurait la fin tragique de ma tante, Luciana Drovetto, massacrée à 19 ans. On parlait plus volontiers et peut-être trop de l'autre guerre, celle plus lointaine, peut-être parce qu'alors nous avions vaincu. Peut-être qu'en cette occasion, les Italiens étaient du même côté, peut-être seulement, parce que les deuils s'étaient désormais accomplis dans le temps. On en parlait à l'école élémentaire où mon maître Francesco Raimondo était parmi les rares ayant fait les deux guerres et où la professeur de lettres des moyens, Ida Ferrero, fille d'un général, racontait « la grande guerre » comme le point culminant de notre histoire nationale. Jusqu'en colonie de vacances, à Spotorno, où la journée commençait sur la plage par le lever du drapeau avec le haut parleur diffusant les notes de la légende du Piave.

Je me souviens quand parfois Francesco Castagneri Canàn, dit « *Lou Cit* », classe 1885, venait prendre le café à notre maison, aux Cornetti. Il était l'oncle de ma grand-mère Anna et il n'aimait pas parler de la guerre, il préférait plutôt jouer aux dames, jeu auquel il était très habile. Une fois pourtant, alors qu'il y avait d'autres invités et que ma grand-mère s'appêtait à lui verser dans son café, non l'habituelle goutte de grappa, mais un peu de cognac, il refusa d'un signe de la main et à la surprise des convives, indiqua que l'odeur du cognac lui rappelait les tranchées, quand au quart de liqueur succédait le sifflement du sergent, qu'il fallait sortir des abris et courir vers les barbelés ennemis.

Je me souviens quand Marianna Castagneri *Tuni*, dite Marianetta, me racontait l'histoire de son oncle Giovanni Battista Castagneri *Tuni*, classe 1883. Comme nombre de Balmais, il était guide alpin et pour cela envoyé sur les missions les plus dangereuses. Il ne reste de lui qu'une photo prise l'unique fois où il vint en permission, photo qui le représente en uniforme avec sa femme et leurs cinq enfants, la dernière-née dans les bras maternels. On raconte qu'en cette occasion, il fit son testament et régla ses affaires, sachant, disait-il, qu'il ne reviendrait plus à la maison. Il ne se trompait pas : il disparut au combat le 7 septembre 1915 à S.Maria près de Tolmino.

Je me souviens quand un voisin m'offrit quelques vieux jouets datant d'avant-guerre. L'un d'eux était (ou semblait) inoffensif, une patinette en bois massif, mais tellement vermoulu qu'il laissait une traînée de sciure et que la patinette se désintégra bien vite lors d'une mauvaise chute, me laissant les genoux écorchés. Le second était plus inquiétant ; il s'agissait d'une mitrailleuse en bois faisant ta-ta-ta quand on tournait la manivelle ! Ma grand-mère la fit rapidement disparaître et me consola avec un kit de chef de gare, béret rouge, sifflet et disque.

Je me souviens quand, il y a environ trente ans, j'achetai à l'ultime héritier d'une famille de Balme désormais vouée à l'extinction une *màii dou bort* très ancienne, mais en parfait état de conservation. Je la pris, non que j'en ai eu besoin, mais me rendant compte qu'un élément tangible de cette immense tragédie que fut la grande guerre, ne devait pas être perdu. La veste de laine porte la date de 1914 qui ne peut laisser indifférent et les initiales CD pour Domenico Castagneri *Minuia*, né en 1895. Il est lui aussi disparu à Monfalcone, le 28 octobre 1915, à l'âge de 20 ans, avant d'avoir eu le temps de porter la veste confectionnée, je ne sais par sa mère ou sa fiancée, comme il était d'usage.

J'ai porté cette veste quelquefois en des circonstances appropriées et avec une sorte de respect religieux. Et toujours je me suis rendu compte du privilège des hommes de ma génération : nous ne nous en rendons pas assez compte, mais nous sommes les premiers d'innombrables générations à ne pas avoir du, au moins une fois dans notre vie, à épauler une arme pour tuer ou être tués.

## *Les heures du clocher*

par Gianni Castagneri

Les anciens racontaient qu'autrefois, des Fré, ancien hameau minier du Vallon de Servin, on pouvait lire l'heure au clocher – chose aujourd'hui impossible, puisque le promontoire de l'Arbousätta, issu du glissement d'un gigantesque éboulement qui forma aussi le Vallon de la Coumba, constitue un obstacle naturel à la vue. Alors que nous ne savons rien concernant cet éboulement et quelles que soient les réserves que nous puissions émettre sur la transmission de la mémoire orale, nous sommes sûrs au contraire que l'archevêque de Turin, Giambattista Roero di Pralormo vint le 5 août 1752, en visite pastorale, chevauchant une mule de Pessinetto ; il fut alors relaté que des travaux étaient en cours pour la construction d'un nouveau clocher aux frais de la communauté. Une autre tour portant cloches, située à gauche de l'ancienne église paroissiale, existait déjà, dotée de trois cloches appartenant aussi à la communauté.

Le 22 août 1769, ce fut au tour du jeune et zélé archevêque Francesco Rorengo Luserna di Rorà à venir en visite pastorale. Dans un jugement implacable sur l'église paroissiale, considérée comme vieille et inadaptée aux exigences, il notait que le clocher était « ruiné » et ouvert à tout vent. Lui-même en viendra à promouvoir la construction d'une nouvelle église paroissiale, prenant même en charge les frais de construction et l'engagement de la consacrer lors de sa visite du 13 août 1775. Du clocher, nous savons seulement qu'il fut achevé en 1773 et probablement utilisé aux seules fonctions ecclésiastiques et non pour marquer l'heure.

De fait, en 1825, une horloge, achetée à un couvent du Mont Cenis, fut placée sur le clocher. À cette époque, l'hospice existant au Mont Cenis, actuellement abattu et dont les ruines se trouvent au fond du lac, fut abandonné des moines qui descendirent à l'abbaye de la Novalèse et vendirent pour sa restauration les objets de leur résidence précédente. Le support à quatre pieds en robuste bois de mélèze, qui soutenait le pesant mécanisme, porte les initiales gravées PGC ainsi que la date 1874.

À nouveau, le 6 septembre 1896, le conseil municipal de Balme s'exprima en faveur de l'achat d'une nouvelle horloge auprès de l'entreprise Granaglia à Turin, à installer sur le clocher, payable avec la vente de quelques mélèzes à abattre sur le site de Pian Bosco. C'est l'année suivante, soit en 1897, que se réalise la restructuration du clocher. Le 12 septembre 1915, survient malheureusement un grave événement : Giovanni Battista Castagneri *Picintin*, s'appêtant à sonner les cloches pour des funérailles, cogne violemment sa tête contre la cloche la plus petite et décède à l'instant même.

Si, initialement, les cadrans de l'horloge n'étaient que deux et étaient tournés vers les hameaux les plus habités, le chef-lieu et les Cornetti, en l'été 1945, la guerre juste terminée, la tour fut dotée d'un nouveau cadran dirigé vers le bas du village et on en profita en même temps pour rénover les autres.

Au cours de l'été 2000, à l'initiative de la commune, le clocher entouré d'échafaudages, sera complètement restauré et repeint, y compris les diverses horloges. En 2005, le système de sonnerie du clocher s'est vu modifié pour être commandé électroniquement et à nouveau en 2008, le vieil engrenage de l'horloge à ressort manuel sera remplacé par un automatisme électrique. Enfin, le 24 septembre 2014, le lourd mécanisme sera complètement placé à l'intérieur de la tour pour être nettoyé et être à l'heure, c'est le cas de le dire, s'agissant d'une horloge, pour être montré au public à l'occasion de la célébration de la Toussaint.

*Traduction : Annie Chazal*

On trouvera les textes italiens sur le site web de la commune de Balme <http://www.comune.balme.to.it>